

OPERA GRAND AVIGNON. Les 15, 17 et 19 mai. PUCCINI : Turandot. Catherine Hunold... Paco Azorin (mise en scène), Federico Santi (direction musicale)

Les 15,17 et 19 mai prochains, l'Opéra Grand Avignon s'empare du chef-d'œuvre inachevé de Giacomo Puccini : *Turandot*. Une production qui fera date, marquée par la prise de rôle de Catherine Hunold dans l'intransigeant personnage de la princesse de glace.

L'œuvre la plus énigmatique et la plus fascinante de Puccini résonnera sous le sublime lustre de la maison provençale. Sur le plateau, le public découvrira **Catherine Hunold** dans le rôle-titre – un défi vocal et dramatique parmi les plus redoutables du répertoire. Sa voix, sa présence, sa lecture du personnage seront à suivre de très près.

Mais cette *Turandot* se distinguera par un parti pris artistique rare, que nous explique l'équipe du spectacle : « *Giacomo Puccini est décédé avant de pouvoir achever Turandot. Il a interrompu son écriture au moment même de la mort de Liù, laissant la partition ouverte, sans conclusion. Si plusieurs compositeurs ont par la suite proposé*

leur propre final, nous présentons l'ouvrage dans l'état où le musicien l'a laissé : sans final ».

Un choix audacieux, qui replace l'auditeur au cœur du mystère, du silence laissé par la mort du compositeur, et de la puissance inachevée de son ultime tragédie.

OPÉRA GRAND AVIGNON

3 représentations événements

Vendredi 15 mai 2026 à 20h

Dimanche 17 mai 2026 à 15h

Mardi 19 mai 2026 à 20h

Informations & réservations :

<https://www.operagrandavignon.fr/turandot>

TURANDOT

**Opéra en trois actes de Giacomo Puccini (1926) – Orchestration
Frédéric Chaslin**

**Livret de Giuseppe Adami et Renato Simoni, d'après Carlo Gozzi
Coproduction Associazione Arena Sferisterio – Macerata Opera
Festival et Opéra Grand Avignon**

Direction musicale : Federico Santi

Chef de Chœur : Alan Woodbridge

Directeur musical de la Maîtrise : Christophe Talmont

Mise en scène et scénographie : Paco Azorín

Costumes : Ulises Mérida

Chorégraphie : Carlos Martos

Lumières et vidéo : Pedro Chamizo

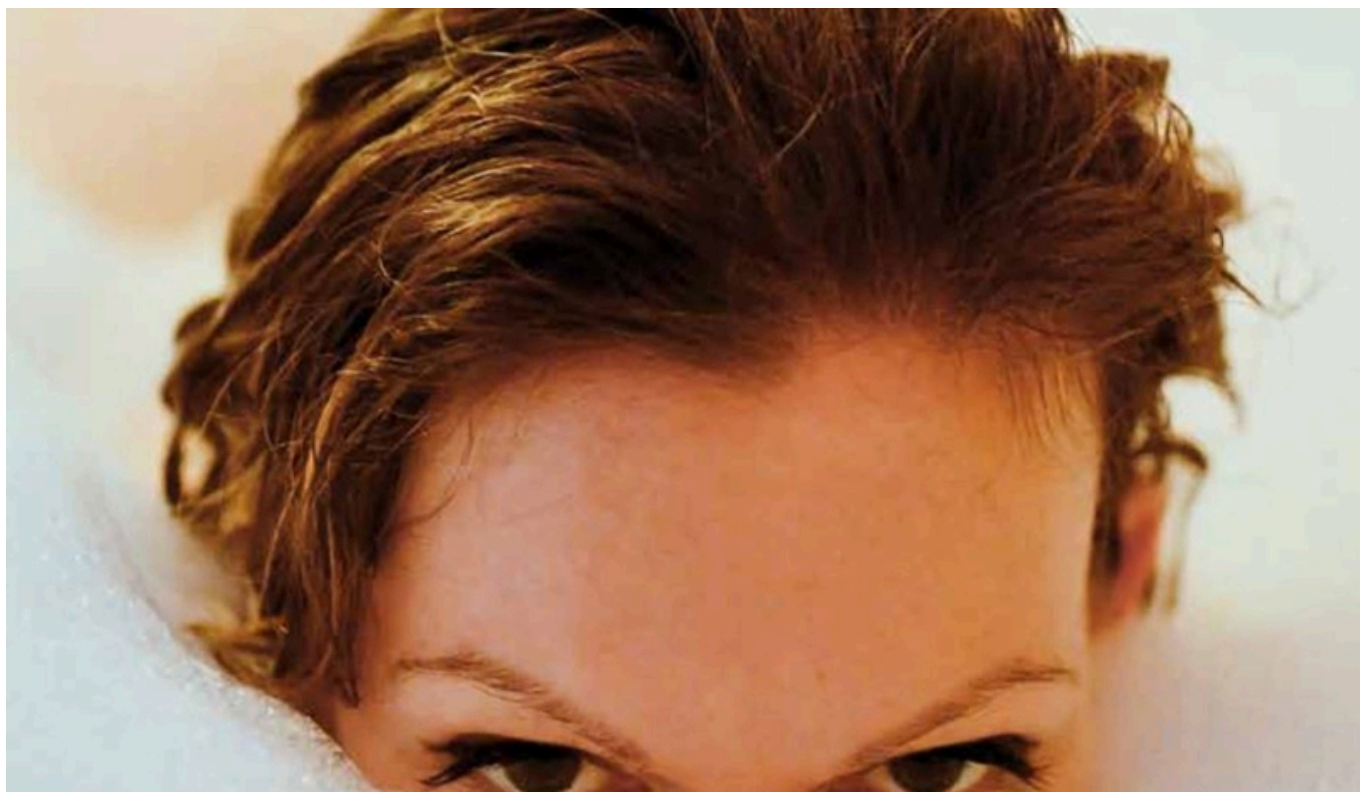
Assistante à la mise en scène : Laura Barrado

Études musicales : Thomas Palmer

Turandot : Catherine Hunold

Liù : Claire Antoine
Calaf : Mickael Spadaccini
Timur : Luciano Batinic
Ping : Matteo Loi
Pang : Sébastien Droy
Pong : Carlos Natale
L'imperatore Altoum: Victor Dahhani
Un mandarino : Jean-François Baron
Ancelle : Olga Singayivksa, Agnès Menard
Il principino di Persia : Kévin Castellani
Il principino di Persia, voix : Vladyslav Romankov
Putinpao : Catherine Pollini
Archères : Sarah Brunel, Maya Kawatake Pinon, Julia Pal, Chloé Scalese
Guides des piliers : Céleste Gaulier, Sébastien Martin Vian

Chœur et Maîtrise de l'Opéra Grand Avignon
Orchestre national Avignon-Provence



OPÉRA
GRAND AVIGNON
Saison 25-26

Turandot

**43e FESTIVAL DE MAGUELONE.
Villeneuve-les Maguelone,
Théâtre Jérôme Savary, le 9
juin 2026. « Le Rossignol et
l'Empereur de Chine » par**

L'Ensemble « La Rêveuse »

Du 4 au 12 juin 2026, la 43^e édition du Festival de musique ancienne à Maguelone investit la majestueuse cathédrale de l'île pour une thématique aussi évidente qu'inouïe : les résonances entre musique savante et traditions populaires. Pendant neuf jours, ce lieu chargé d'histoire – ancienne cité épiscopale posée entre étangs et Méditerranée – vibrera au rythme d'un dialogue séculaire. Car oui, depuis toujours, le savant et le populaire s'influencent, se répondent, se contredisent parfois, mais surtout se nourrissent l'un l'autre. Le festival promet de faire entendre ces « *cultures en mouvement* », cette musique qui, telle une source vive, traverse les époques et les territoires sans jamais se figer.

Au programme : des veillées, des conférences, des promenades musicales, et bien sûr des concerts d'exception. Mais l'un des temps forts, incontestablement, aura lieu hors les murs de la cathédrale, au **Théâtre Jérôme Savary** de Villeneuve-les-Maguelone, le **Mardi 9 juin 2026**, avec le spectacle « ***Le rossignol et l'empereur de Chine*** », un conte musical baroque (d'après Andersen) donné par l'Ensemble ***La Rêveuse***.

C'est un spectacle qui a tout d'une merveille d'orfèvrerie. L'Ensemble *La Rêveuse*, fidèle à sa réputation d'explorateur des répertoires oubliés, s'empare du célèbre conte d'Andersen pour le transposer dans un univers baroque en clair-obscur. Sur scène, **Cécile Hurbault** manipule des marionnettes et invente un théâtre d'ombres où la lumière danse autant que les

notes. À ses côtés, **Florence Bolton** (basse et pardessus de viole), **Benjamin Perrot** (théorbe et guitare baroque) et **Kôske Nozaki** (flûtes et flageolets d'oiseaux) tissent une toile sonore rare, à la fois savante et populaire – en parfaite résonance avec le thème de l'édition.

Le fil rouge ? Un rossignol au chant véritable, un empereur fasciné par un oiseau mécanique, et une leçon de vie toujours actuelle sur notre rapport au vivant, à l'artifice et à la nature. La musique mêle des pièces originales de **Vincent Bouchot** (assurant ici le regard extérieur) à des pages de **Ravel**, **Cappus**, **de Bousset** et **Kapsperger**. Du baroque coloré, des flageolets imitant les ramages, une narration murmurée : l'ensemble crée un voyage poétique et envoûtant, accessible « *dès 6 ans... et jusqu'à 77 ans !* » ... comme le précise malicieusement le programme.

Billetterie et programme complet du Festival de Maguelone [sur le site officiel du festival](#)



**CRITIQUE, opéra. PARIS,
Opéra-Comique, le 2 mai 2026.
DONIZETTI : Lucie de
Lammermoor. S. Devieilh, L.
Vermot-Desroches, E. Dupuis...
Evgeny Titov / Speranza**

Scappucci

Après près d'un quart de siècle d'absence de la scène parisienne, *Lucie de Lammermoor* – dans sa version française – retrouve l'Opéra-Comique. L'événement était attendu, tant cette adaptation supervisée par Gaetano Donizetti lui-même pour les théâtres parisiens en 1839 demeure une rareté – éclipsée par sa grande sœur italienne, *Lucia*, qui n'en finit plus de fasciner les divas et le public. Mais l'entreprise était périlleuse : entre la curiosité musicologique et l'écrasante postérité de l'originale, le pari de cette nouvelle production signée Evgeny Titov suscitait d'emblée la question : que reste-t-il du chef-d'œuvre une fois le livret transposé, simplifié, « angélisé » par son auteur pour plaire au goût français ?

La réponse tient de la quadrature du cercle. Sur le plateau, une Lucie magnifiée par l'inouïe **Sabine Devieille**, dont la prestation confine à l'apothéose. Dans la fosse, un **Insula Orchestra** que **Speranza Scappucci** mène à un train d'enfer, parfois excessif. Et sur les murs du théâtre, un accueil spectaculaire mais contrasté : ovations pour les chanteurs, huées pour une mise en scène dont la brutalité et l'esthétique gore ont laissé une partie de la salle perplexe.

Deux héroïnes, une même folie – mais combien différentes ! La version française, que Donizetti écrivit pour la soprano légère Anne Thillon, gomme sciemment les aspérités de la version originale. Finies les grandes ombres de « *Regnava nel silenzio* » et ses prémonitions morbides : place à « *Que*

n'avons-nous des ailes», une romance bucolique empruntée à *Rosmonda d'Inghilterra*. La scène de folie, transposée dans une tonalité supérieure, perd ses cadences avec harmonica de verre – ou flûte – pour une épure plus gracieuse, presque chorégraphique. Le personnage d'Alisa, la fidèle camériste, disparaît au profit de Gilbert, félon de mélodrame. Ce que l'on gagne en lisibilité et en simplicité, on le perd en profondeur psychologique. La *Lucie* de la version française est une héroïne plus lisse, moins ombrageuse, plus « sylphide » que tragédienne romantique – exactement le contraire de ce que Maria Callas ou Joan Sutherland avaient magnifié dans *Lucia*. Le pari était risqué, mais grâce à **Sabine Devieilhe**, la balance penche d'emblée du côté de l'enthousiasme !

Il faut le dire d'emblée : la soprano française était très attendue... et elle a triomphé ! Déjà acclamée dans *Lakmé* et *Hamlet* sur cette même scène, Sabine Devieilhe faisait ici ses premiers pas dans le répertoire du *belcanto*. Et si quelques puristes pourront déplorer une certaine retenue dramatique – sa *Lucie* n'a rien de la possédée frénétique que l'on connaît parfois – c'est pour mieux imposer une lecture personnelle, profonde, bouleversante. Dès sa cavatine au premier acte, la voix s'impose : centrée, brillante, merveilleusement agile. Les trilles scintillent comme des étincelles, les roulades de la cabalette s'enchaînent dans un *crescendo* vertigineux où l'artiste ne lésine ni sur les ornements ni sur les suraigus. Une maîtrise technique impressionnante, servie par un phrasé d'une ductilité qui semble toujours naturelle, jamais appuyée. C'est dans la célèbre scène de la folie que Devieilhe atteint des sommets. Là où d'autres auraient versé dans le pathos appuyé, elle choisit la sobriété, la fragilité, l'intériorité. Sa *Lucie* se dissout dans une hallucination plus psychologique que spectaculaire, filant des notes aiguës d'une pureté confondante – et terminant sur un cri venu des tripes. Le public, suspendu à son souffle, lui réserve une ovation

méritée.



Le succès de la soirée ne doit pourtant rien au seul charisme de l'héroïne. Autour d'elle, une distribution homogène et investie donne à cette *Lucie* ses lettres de noblesse. Le baryton québécois **Étienne Dupuis**, en Henri Ashton, impose d'entrée une présence d'une violence inouïe. Son baryton héroïque, ample et bronzé, sait se faire tour à tour menaçant, doux ou désespéré – notamment dans le duo avec *Lucie* au deuxième acte, où le masque tombe et la perversité affleure. Une composition d'une noirceur assumée, qui lui vaut, en fin de soirée, des applaudissements nourris. **Léo Vermot-Desroches**, jeune ténor que l'on suit avec attention, fait des débuts remarquables dans le rôle d'Edgard. Sa voix, d'abord un peu contrainte et nasale dans les graves, s'affranchit progressivement du médium pour trouver sa véritable dimension

dans le final du troisième acte. Là, son « *Tombe de mes aïeux* » gagne en expressivité et en retenue, touchant juste dans la douleur.

Dans les rôles secondaires, **Edwin Crossley-Mercer** (Raymond) déploie une basse caverneuse et élégante, trop vite sacrifiée par les coupures de la version française. **Yoann Le Lan** campe un Gilbert sonore et fourbe, tandis que **Sahy Ratia** (Arthur), excellent comédien, peine parfois à dompter un vibrato un peu large. On retiendra surtout la mention spéciale pour l'engagement total du **Chœur Accentus**, dont la cohérence et l'énergie portent les scènes de foule – jusque dans la direction d'intimité confiée à **Stéphanie Breton**, gage des outrances exigées par la mise en scène.

De son côté, **Speranza Scappucci** – cheffe italienne chevronnée, mais qui n'avait jamais dirigé cette version française – mène l'**Insula Orchestra** avec une fougue qui ne faiblit pas. On lui sait gré de sa lecture vive, articulée, soucieuse de servir le drame. Mais las, l'orchestre joue vraiment trop fort ! La **Salle Favart**, écrin de dimensions intimes, ne supporte pas de tels déchaînements orchestraux. Les cuivres percent, l'équilibre avec les voix est parfois mis à mal – au point qu'un spectateur, abusé par la puissance sonore lors de la Première, a cru à une amplification électronique et crié « *Fermez les micros !* », obligeant le directeur **Louis Langrée** à monter au plateau pour rétablir la vérité. Cette fougue a pour corollaire quelques *tempi* un peu rapides, qui ont pu déstabiliser les chanteurs, Étienne Dupuis en tête, et donner l'impression d'une course au précipice. Dommage, car lorsque Scappucci se fait plus tempérante – notamment pour accompagner la folie de Lucie – elle trouve des couleurs d'une grande efficacité dramatique.



Et c'est là que le bât blesse. La mise en scène d'**Evgeny Titov** – décor unique en rotation signé **Lizzie Clachan**, costumes ternes d'**Emma Ryott** – a provoqué les réactions les plus vives. Et pas toujours dans le bon sens... Dès le lever de rideau, le ton est donné : une meute de chasseurs en cirés noirs s'acharne sur une femme nue, enchaînée, biche blanche livrée à la bestialité masculine. Le propos est clair : dénoncer le sort des femmes dans un univers toxique, dominé par la violence et la testostérone. Mais la manière – brutale, répétitive, parfois grotesque (Henri torse nu sur sa machine de musculation, les choristes transformés en espèces de fausses Marilyn peroxydées) – frôle la caricature. La scène de folie pousse le curseur jusqu'au *gore* : Lucie, le cœur sanguinolent de son mari Arthur à la main, évolue dans un décor de néons rouges et de miroirs, tandis que le cadavre de sa victime reste suspendu dans une mare de sang. Quelques trouvailles surnagent néanmoins : l'introduction d'Élisa (**Élise Maître**), double muet et vacillant de Lucie – esclave sexuelle des hommes, complice improbable – prolonge la

réflexion sur l'aliénation féminine. Le moment, au troisième acte, où Lucie vient mourir contre son frère Henri, suggère une tendresse inattendue entre bourreau et victime, donnant enfin au drame une épaisseur psychologique qui lui avait manqué jusque-là.

Reste cette impression mitigée : *Lucie de Lammermoor* en VF restera-t-elle une curiosité réservée aux spécialistes, ou mérite-t-elle sa place au répertoire ? L'intérêt principal de cette reprise est avant tout vocal et musicologique, car force est de constater que cette *Lucie* a perdu, dans son adaptation, une part de sa sauvagerie romantique. Dommage, car c'est précisément cette sauvagerie qui faisait sa puissance. On sort donc de cette soirée avec le sentiment d'avoir assisté à un événement – rare, contestable par endroits, mais jamais indifférent. Et avec une certitude : Sabine Devieille, dans le ciel français du *belcanto*, brille désormais d'un éclat qu'on n'est pas près d'oublier.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra-Comique, le 2 mai 2026.
DONIZETTI : Lucie de Lammermoor. S. Devieille, L. Vermot-Desroches, E. Dupuis... Egeny Titov / Speranza Scappucci. Crédit photographique © Herwig Prammer

PARIS, Eglise St Germain

l'Auxerrois. « AMORE TOSCANO » par Marco ANGIOLONI et l'Ensemble IL GROVIGLIO, le 19 mai 2026.

Une plongée dans les racines toscanes de
l'opéra



Amore Toscano ne sera pas un concert comme les autres. Ce programme audacieux explore la naissance de l'opéra dans la Florence du début du XVII^e siècle, au temps des Médicis. Autour du jeune ténor et chef toscan **Marco Angioloni**,

l'ensemble ***Il Groviglio*** ressuscitera un répertoire rare, mêlant des natures célèbres – **Peri, Caccini, Rasi** – à des compositeurs encore inédits aujourd'hui : **Bucchianti, Brunelli, Carbonchi**.

Issu de sources historiques minutieusement étudiées, ce concert redonnera vie aux lieux et aux ambiances de cette effervescence culturelle unique. Véritable ode à sa région natale, Marco Angioloni nous guide, voix et baguette mêlées, aux sources d'un genre qui allait changer la musique à jamais : **l'Opéra !**

À l'issue du concert, une **séance de dédicaces** et une **vente de disques** seront proposées, pour prolonger l'émotion et repartir avec cette Toscane envoûtante dans vos oreilles.

Ne manquez pas cette renaissance musicale en plein Paris !

Clip du projet : <https://www.youtube.com/watch?v=BnnunETI0Lo>

Places limitées – réservation vivement conseillée.

Lieu : Église Saint-Germain l'Auxerrois (Paris 1er)

Date : 19 mai 2026 à 20h30

Renseignements : ensembleilgroviglio@gmail.com

Réservations : <https://buy.stripe.com/00weVdabGcVs10Dg3o8og09>

Mardi 19 mai 2026 à 20 heures 30
Église Saint-Germain L'Auxerrois

2, Place du Louvre 75001 Paris

Prix des places : 20 €

Réservations :

ensembleilgroviglio@gmail.com

Amore Toscano

Teatro in Musica

Œuvres de Peri, Caccini, Rasi, Belli...



Marco Angioloni & Il Groviglio



OPERA DE TUNIS. « Didon et Enée » de Henry Purcell par Stéphane FUGET et Les EPOPEES. Les 14 et 15 mai 2026

Didon & Énée de Purcell en création nationale à l'Opéra de Tunis : Stéphane Fuget et Les Épopées réinventent le chef-d'œuvre baroque

Les 14 et 15 mai 2026, le **Théâtre de l'Opéra de Tunis** accueillera une nouvelle production de ***Didon et Énée*** de **Henry Purcell**, sous la direction musicale de **Stéphane Fuget** et son formidable ensemble **Les Épopées**. Un événement musical et chorégraphique d'envergure, qui réunit plus de soixante artistes tunisiens et français.



Créé à Londres vers 1689, *Didon et Énée* est bien plus qu'un simple opéra : il s'agit du premier opéra entièrement chanté de l'histoire britannique. En à peine une heure et demie, Purcell condense l'une des plus

grandes tragédies de l'Antiquité, inspirée de l'*Énéide* de Virgile. Didon, reine fondatrice de Carthage, s'éprend d'Énée,

prince troyen en exil. Mais rappelé par les dieux à son destin, celui-ci doit abandonner la reine pour fonder Rome. Meurtrie, Didon choisit la mort plutôt que la soumission. Pure dans sa forme, somptueuse dans son écriture, l'œuvre mêle airs, chœurs et danses dans un équilibre subtil entre musique et théâtre.

Une fusion entre baroque français et modernité méditerranéenne

Pour cette nouvelle production, le **Ballet et le Chœur de l'Opéra de Tunis**, l'**Orchestre Symphonique Tunisien** et une dizaine de musiciens baroques français de la compagnie **Les Épopées** unissent leurs forces. Sous la baguette de **Stéphane Fuget** et la chorégraphie du Libanais **Omar Rajeh**, cette version mêle musique baroque et danse contemporaine, proposant une lecture nouvelle et vibrante des tensions méditerranéennes.

La soprano **Nesrine Mahbouli** incarnera Didon, tandis qu'Énée sera interprété par **Haythem Hadhiri** (le 14 mai) et **Khalil Saied** (le 15 mai). La célèbre soprano française **Claire Lefilliâtre**, cofondatrice des Épopées, rejoindra la production le 15 mai pour chanter « *The Plaint* », l'air emblématique extrait de *The Fairy Queen* de Purcell.

Entourés de **Lilia Ben Chikha** (Belinda), **Maram Bouhbal** (la Magicienne), ainsi que **Wajd Akrou** et **Oumaima Ben Amar** (les Sorcières), les artistes offriront une soirée d'exception dans la Grande Salle de l'Opéra de Tunis.

Photos (c) Droits réservés

Informations pratiques :

Dates : 14 et 15 mai 2026 à 19h30

Lieu : Grande Salle de l'Opéra de Tunis – Cité de la Culture

Tarifs : de 20 à 30 dinars tunisiens

Billetterie : [en ligne](#) ou aux guichets de la Cité de la Culture

**ALMADA (Portugal). 6ème
Festival dos Capuchos :
« Amours et Humeurs » (du 23
mai au 24 juin). Orchestre
Consuelo, Orquestra
Metropolitana de Lisboa,
Mnozil Brass, DSCH
Schostakovich Ensemble,
Quatuor à cordes de Leipzig...**

Pour sa **sixième édition** consécutive depuis sa
renaissance en 2021 sous la direction artistique

de **Filipe Pinto-Ribeiro**, le **Festival de Musique des Capuchos** revient en 2026 avec le thème « *Amours & Humeurs* », proposant un parcours musical inspiré par la dualité et la complémentarité entre les « amours » – sous leurs multiples formes, humaines et spirituelles – et les « humeurs », traversant l'ironie, la satire, la fantaisie et un esprit de joie.

Du **23 mai au 24 juin**, Almada redevient le théâtre de l'un des événements culturels les plus importants du Portugal, avec concerts et activités se déroulant dans le cadre emblématique du **Convento dos Capuchos**, cœur spirituel du Festival, mais également dans divers lieux de la ville, tels que le **Theatro Municipal Joaquim Benite**, l'**Auditorio Fernando Lopes-Graça**, ainsi que, pour la première fois, une gala d'opéra en plein air au **Parque da Paz**.

Parmi les temps forts internationaux de cette édition figurent : le retour au Festival du prestigieux **Orchestre Consuelo**, protagoniste du concert d'ouverture ; le spectacle du 30^e anniversaire du célèbre septuor autrichien **Mnozil Brass**, souvent qualifié de « *Monty Python de la musique classique* » ; les concerts du **Quatuor à cordes de Leipzig**, considéré comme l'un des meilleurs au monde, ainsi que du groupe vocal primé SLIXS, pour sa première apparition au Portugal. Le Festival accueillera également des solistes de renommée internationale tels que les chanteurs **Anna Samuil**, **Peter Sonn** et **Mandy Fredrich**, les violonistes **Viviane Hagner** et **Diana Tishchenko**, les violoncellistes **Christian Poltéra**, **Victor Julien-Lafferrière** et **Kyрил Zlotnikov**, le clarinettiste **Pascal Moraguès** et le pianiste **Eldar Nebolsin**, entre autres.



La scène nationale sera représentée par des figures de premier plan telles que l'**Orquestra Metropolitana de Lisboa**, dirigée par Pedro Neves, le **DSCH Schostakovich Ensemble**, en collaboration avec l'actrice **Maria Rueff**, l'**Officium Ensemble** dirigé par Pedro Teixeira, le pianiste **Nuno Vieira de Almeida** et l'actrice **Rita Blanco**, entre autres. Deux concerts croisant *jazz* et *fado* méritent également une mention particulière, avec la chanteuse primée **Maria Mendes**, installée depuis plusieurs années aux Pays-Bas, ainsi que le retour au Festival du pianiste **Júlio Resende** et du guitariste **Bruno Chaveiro**.

Comme toujours, le Festival des Capuchos est également un lieu de réflexion et de partage, auquel viennent s'ajouter diverses activités parallèles, telles que les conversations littéraires, les rencontres pré-concert, une randonnée guidée à travers le paysage protégé de la falaise fossile de la *Costa da Caparica*, la visite du patrimoine historique du *Convento*

dos Capuchos, ainsi que des *masterclasses* destinées aux étudiants en musique.

Pour la deuxième année consécutive, le Festival présentera également l'initiative « *Opéra pour enfants* », cette fois avec ***La Flûte enchantée*** de Mozart, dans une production mise en scène par **António Wagner Diniz**.

En somme, il s'agit d'une programmation d'excellence qui confirme le **Festival de Musique des Capuchos** comme une référence incontournable dans le paysage musical national et international.

Le programme détaillé du Festival est disponible sur : <https://festivalcapuchos.com>



ALMADA (Portugal). 6ème Festival dos Capuchos : « Amours et Humeurs » (du 23 mai au 24 juin). Orchestre Consuelo, Orquestra Metropolitana de Lisboa, Mnozil Brass, DSCH Schostakovich Ensemble, Quatuor à cordes de Leipzig... Crédit photographique (c) Droits réservés

ORCHESTRE NATIONAL AUVERGNE RHÔNE-ALPES. Grand Concert au Stade Marcel-Michelin, le 3 juillet 2026. Quatre Saisons de Vivaldi et 9ème Symphonie de Beethoven, Thomas Zehetmair (direction)

L'Orchestre national Auvergne Rhône-Alpes vous donne rendez-vous le 3 juillet à Clermont-Ferrand pour un événement exceptionnel en plein air. La phalange auvergnate investira le mythique Stade Marcel-Michelin le temps d'un grand concert symphonique qui s'annonce déjà comme l'un des temps forts de l'été clermontois. Sous la

direction musicale de son éminent directeur musical, le violoniste et chef Thomas Zehetmair – artiste de renommée internationale – l'Orchestre national d'Auvergne proposera un programme grandiose, alliant baroque italien et romantisme allemand.

Thomas Zehetmair dirigera ainsi, depuis son violon, l'œuvre la plus célèbre d'Antonio Vivaldi : *Les Quatre Saisons*. Le public redécouvrira *Le Printemps*, *L'Été*, *L'Automne* et *L'Hiver* dans une interprétation vibrante, avant l'apothéose que constituera la *Symphonie n° 9 en ré mineur* de Ludwig van Beethoven, portée par un beau plateau vocal : Anne Derouard (soprano), Marion Vergez-Pascal (mezzo-soprano), François Rougier (ténor), Louis Morvan (basse). À leurs côtés, le Chœur d'Oratorio de Lyon et la participation du Canto General Auvergne donneront toute sa puissance à l'*Ode à la joie*, dans une communion orchestrale et chorale rare.



Billetterie en ligne, tickets en vente sur le site de l'OnA / Orchestre national Auvergne Rhône-Alpes : onauvergne.com

CHOEUR & ENSEMBLE POSEIDON. BACH et ses pairs (Motet « Jesu, meine Freude »...). PARIS, Eglise Notre-Dame des Blancs-Manteaux, les 30 et 31 mai 2026

Bach, racines et rayonnement : l'*Ensemble Poséidon* dévoile les sources du « Jesu, meine Freude »

L'*Ensemble Poséidon*, dirigé par son fondateur et chef **Arnaud Condé**, propose une plongée inédite dans l'univers de **Jean-Sébastien Bach**. Non pas le Cantor de Leipzig devenu icône, mais le Bach héritier et fils spirituel d'une lignée de musiciens, d'ascendants, de parents et de maîtres plus âgés qui ont façonné son art à la tribune de l'orgue comme à la baguette du chœur.

Au cœur de ce programme : le célèbre motet « **Jesu, meine Freude** » (BWV 227), sommet du répertoire baroque germanique. Autour de cette pièce centrale, Arnaud Condé a tissé un

dialogue passionnant avec des œuvres de compositeurs ayant précédé ou influencé le maître saxon : noms moins connus du grand public, mais voix essentielles de la tradition luthérienne et de l'école d'orgue d'Allemagne centrale.

Un concert qui se vit comme une généalogie musicale, où l'on entend les racines avant de goûter au fruit. L'Ensemble Poséidon – dont la justesse d'intention et la clarté du propos ont déjà été saluées dans ces colonnes – réunira chœur et solistes pour deux dates exceptionnelles, dans l'écrin acoustique de l'église **Notre-Dame des Blancs Manteaux** (Paris 4e) :

- **Samedi 30 mai à 16h**

- **Dimanche 31 mai à 19h**

Entrée libre (participation aux frais, suivant l'usage).

Une belle occasion de découvrir ou redécouvrir le motet de Bach dans son écosystème originel, loin des clichés, avec l'humilité et l'exigence qui caractérisent le travail d'Arnaud Condé et de ses chanteurs.

CHOEUR & ENSEMBLE POSEIDON. BACH et ses pairs (Motet « Jesu, meine Freude »...). PARIS, Eglise Notre-Dame des Blancs-Manteaux, les 30 et 31 mai 2026. Crédit photographique (droits réservés)

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 28 avril 2026. « Core Meu » par Jean- Christophe Maillot et les Ballets de Monte-Carlo

Et dire que certains pensent encore que le ballet est affaire de distance compassée et de silence de cathédrale ! Il fallait être là, hier soir dans la Salle des Princes du Grimaldi Forum à Monaco, pour voir ce que Jean-Christophe Maillot et ses cinquante danseurs et danseuses des *Ballets de Monte-Carlo* ont déclenché. Une marée humaine debout, des milliers de mains frappant en rythme, des artistes descendant de scène pour mêler leurs corps en sueur à ceux du public, et au milieu de cette liesse, une émotion à la fois viscérale et sacrée. Voilà ce qu'est *Core Meu* : non pas un spectacle qu'on regarde, mais un rite auquel on assiste, et qui finit par vous posséder.

Créé sur la place du Casino pour la première « *Fête de la Danse* » en 2017, repris au Grimaldi Forum en avril 2019 puis à Lecce et Bari, ce spectacle est de retour dans sa terre d'élection monégasque. Il a grandi, il a mûri – et il nous a littéralement incendiés. Dès le premier tableau (« *Sufi* »), on

comprend que Maillot a réalisé un prodige d'équilibriste. D'un côté, la rigueur académique des Ballets de Monte-Carlo, ces pointes qui fusent avec une précision d'orfèvre. De l'autre, la *Tarentelle* des Pouilles, cette danse frénétique et ancestrale que l'on croyait indomptable par la discipline classique. Et pourtant : les danseuses déploient leurs jupes plissées comme des éventails, les danseurs luttent avec une grâce de lutteurs antiques, et tous tournoient autour des musiciens posés au centre de la scène tels les points vibrants d'un *mandala* humain.



Car *Core Meu* parle de transe et de sacrifice. Il n'y a rien de « joli » ici. Il y a du rugueux, du viscéral, du sacré. Ce ballet nous ramène aux confins de la Méditerranée, dans cette région des Pouilles où l'on croyait que la danse effaçait la morsure métaphorique de la tarentule. Chaque tableau, et il y

en a dix, porte un nom. Et quel nom pour le final : « *Tremula Terra* » : la terre qui tremble ! Et le vaste plateau de la Salle des Princes a tremblé, hier soir. Elle a tremblé sous les pas des cinquante artistes, mais aussi sous les voix et les rythmes d'**Antonio Castrignanò** et de ses sept musiciens des **Taranta Sounds**. Comment ne pas être saisi par ce chanteur apulien à la voix haut-erchée et envoûtante, véritable prêtre d'une cérémonie païenne ? À ses côtés, il faut les nommer, les saluer : **Rocco Nigro** à l'accordéon, **Luigi Marra** au chant, violon et mandoline, **Maurizio Pellizzari** aux guitares, **Marco Schiavone** au violoncelle, **Giuseppe Spedicato** à la basse, **Giovanni Emanuele Gelao** à la *zampogna* (la cornemuse italienne) et aux cuivres, **Davide Chiarelli** aux tambours et percussions. Ensemble, ils ne « jouent » pas : ils invoquent. Lorsque les *tamburelli* (tambourins) s'emballent et que le chant de Castrignanò monte en puissance, on comprend que le mythe de la tarentelle est éternel : le mouvement devient transe, le transe devient extase, et l'extase devient guérison.

Le spectacle s'achève – du moins le croyions-nous – sur « *Tremula Terra* », apothéose où les cinquante danseurs tombent comme un seul corps, épuisés par l'ivresse du tournoiement, dans un final dionysiaque d'une beauté renversante. Mais Maillot et Castrignanò nous ont réservé une surprise. Alors que l'on reprenait notre souffle, les cinquante artistes ont soudainement investi la salle. La scène n'était plus la scène, la salle n'était plus une salle : c'était une *piazza*, une place de village en pleine fête. Le public, debout, a dansé. Les Ballets de Monte-Carlo, ces athlètes de la grâce, ont mis le feu aux gradins. Jamais, peut-être, la Salle des Princes n'avait vibré d'une telle énergie collective. Et après cela, dernier cadeau, un chant inédit a retenti, toujours porté par la voix d'Antonio Castrignanò.

Il reste deux représentations. Ce soir 29 et demain 30 avril.

Si vous avez la chance d'avoir une place, précipitez-vous ! *Core Meu* est une expérience de transe moderne. C'est la preuve que la danse classique peut embrasser le folklore sans le trahir, que la technique peut servir l'ivresse, et que la musique, lorsqu'elle est jouée avec les tripes, réveille en nous des désirs de mouvement aussi vieux que l'humanité. Comme le dit un vers chanté par Antonio Castrignanò : « *Si tu dances, tu ne mourras jamais* ». Hier soir, nous étions immortels.



CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 28 avril 2026.
« Core Meu ». Jean-Christophe Maillot et les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 28 avril 2026. « The Look » de Sharon EYAL et « Ici » de Léo LERUS par le Ballet de l'Opéra national du Rhin

Au Théâtre de la Ville, le Ballet de l'Opéra national du Rhin a offert un diptyque d'une incroyable puissance, réunissant deux chorégraphes que tout oppose et tout rassemble : Sharon Eyal et Léo Lérus. Ce n'est pas une simple juxtaposition, mais un véritable dialogue, un « *en regard* » qui a enthousiasmé le public.

Avec « *The Look* », on est plongé dans l'univers fascinant et hypnotique de Sharon Eyal. La pièce, créée en 2019, prend ici une résonance toute particulière. Inspirée du *mantra* de Gandhi, « *Nobody can hurt me without my permission* », elle est une ode vibrante à la résilience. Sur le plateau, les dix-huit danseurs, vêtus de justaucorps noirs et luisants, ne forment plus qu'un seul corps, un organisme vivant qui respire, ondule et se déploie dans une transe collective. La performance est d'une rigueur technique absolue, portée par une bande-son aux influences tribales et post-industrielles, créant un rythme organique et envoûtant. Ce qui frappe, c'est l'incroyable

densité de ce « *look* », ce regard fixe et puissant que la troupe pose sur le public, créant un lien magnétique et presque charnel. C'est une expérience immersive, une célébration de la force collective où chaque mouvement, à la fois angulaire et fluide, semble habité par une urgence vitale.



Puis, comme un souffle venu d'ailleurs, « ***Ici*** » de **Léo Lérus** fait basculer la soirée dans une tout autre lumière. La nouvelle création du chorégraphe guadeloupéen, en écho à la transe futuriste d'Eyal, nous ancre dans une humanité solaire et chaleureuse. En s'inspirant des traditions chorégraphiques et musicales de son île d'origine, il célèbre la singularité des individus, leurs rencontres et leur joie de vivre . Là où « *The Look* » était une célébration du groupe, « *Ici* » met en avant des ensembles plus intimistes, des solos éclatants où la personnalité de chaque danseur s'exprime avec une énergie contemporaine et communicative. On ressent toute la complicité artistique qui unit les deux chorégraphes, née de leur rencontre au sein de la *Batsheva Dance Company*.



© Agathe Trupesey / PhotoScène - mention du copyright obligatoire

Ce diptyque est une réussite totale. Il démontre avec éclat comment deux univers chorégraphiques, l'un futuriste et tribal, l'autre ancré dans les traditions créoles, peuvent entrer en résonance pour créer un spectacle d'une beauté et d'une intensité bouleversantes. Le **Ballet de l'Opéra national du Rhin**, dirigé avec une *maestria* incontestable, porte ces deux pièces avec une générosité et une virtuosité qui ont subjugué le public parisien. Un grand moment de danse, puissant, et intelligent !

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 28 avril 2026.

« The Look » de Sharon EYAL et « Ici » de Léo Lérus par le Ballet de l'Opéra national du Rhin. Crédit photographique (c)

